

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 47

Artikel: Le pépin de Grégoire
Autor: Basset / Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209950>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

charmantes et bien propres à réjouir le cœur de tout bon Vaudois, alpiniste ou non.

Rappelons quelques passages de ce discours :

Les Alpes et le Léman.

... Les Alpes vaudoises font partie des Alpes suisses, et je me garde de les en séparer. Elles s'en distinguent cependant, parce qu'elles sont essentiellement romandes. Comme notre peuple, comme notre canton, elles ont leur caractère spécial, leur couleur. Elles ne sont pas vertes comme la Gruyère pastorale, dorées comme les cimes valaisannes, blanches comme la Jungfrau : l'azur du Léman baigne leur pied et les enveloppe de son atmosphère caressante.

Leur magistrale ordonnance au bout du lac a quelque chose de classique. Je n'en tenterai pas une description après celle que Rambert a faite dans son discours d'ouverture de la 21^e fête annuelle du Club-Alpin suisse célébrée à Chesières, en 1885. Mais il me sera permis d'insister sur la pureté et la finesse de la ligne que découpe sur le ciel notre chaîne vaudoise, de la Dent de Morcles à la Becca d'Audon en passant par notre Muveran et nos chers Diablerets. Quel incomparable décor ! Quelle merveilleuse toile de fond ! La grâce s'y allie à la force. Il y a des spectacles plus grandioses ; je n'en connais pas de plus exactement mesuré, de plus délicatement proportionné ! Tout y est à l'échelle. Une harmonie se dégage de l'ensemble des détails, jamais heurtés. Il semble, en contemplant ce tableau, qu'on lise une page de Racine. La rude nature se fait humaine et douce ; la passion brûlante est revêtue de goût.

Et si nous portons nos regards plus au sud, de ce côté du lac qui n'est plus, mais qui fut nôtre, nous reconnaissons peut-être encore davantage le caractère classique, savoyard ou latin, dans la ligne inclinée vers le couchant des Alpes du Chablais. Là-bas, s'ouvre la brèche, que garde la glorieuse Genève et s'étend l'horizon. Là-bas, le Rhône se fraie un chemin jusqu'à la Provence, jusqu'à la mer romaine. Nous sommes Suisses, mais nous avons le droit de nous souvenir que c'est en remontant ce chemin que nous sont venues notre langue, notre culture, notre façon de penser, notre manière de sentir :

Le ciel s'éclairait au couchant,
disait Juste Olivier ; et ce mot reste pour nous plein de sens divers.

C'est des bords occidentaux du Léman, vers le milieu de ce grand dix-huitième siècle qui, suivant l'expression de Michelet, reprit dans la nature même le *sentiment héroïque*, que fut poussé le premier rappel « sublime » :

Mon lac est le premier, c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle
La Liberté...

s'écriait Voltaire.

Et peu après Rousseau choisissait le cadre de Clarens pour la *Nouvelle Héloïse*. Du premier coup, notre paysage lémanique, sinon proprement nos Alpes vaudoises, entrait ainsi dans la littérature. Et, en même temps, il y revêtait, d'une part, la forme classique héroïque et, d'autre part, la forme romantique française.

Les Alpes et les poètes.

Pardonnez-moi, Messieurs et chers collègues, de vous poser une question peut-être impertinente : « Avez-vous jamais prêté attention aux paroles des chansons contenues dans notre *Chansonnier des Sections romandes* ? Les avez-vous simplement chantées pour rythmer votre marche, ou les avez-vous, par hasard, gravées dans vos cœurs ? » Certains maîtres de nos collèges les jugent indignes de servir à l'enseignement de leurs élèves ! Elles ne sont pas du « bon français » ; elles sont banales. Sainte-Beuve n'aurait point été de l'avis de ces puristes, lui qui parlait à Olivier de son « alpestre audace » et qui a si bien compris Monneron. Je m'appuie sur son autorité pour oser affirmer que dans presque toutes ces chansons qui exaltent la montagne, la liberté, l'héroïsme, la patrie, il y a une riche et profonde poésie, qui n'est pas de la poésie proprement française, je le veux bien, mais qui, pour nous, est mieux que cela.

Tâchez, un instant, d'évoquer dans les quatre murs de cette salle un des grands paysages qui vous sont familiers. Transportez-vous, par la pensée, sur un sommet péniblement conquis. Figu-

rez-vous, à vos pieds, des précipices immenses et tout autour de vous, un panorama de neige et de glace. Savourez la joie de la difficulté vaincue, le bonheur de vivre dans la plénitude de votre force physique, et vous sentirez alors ce que nos poètes chansonniers ont voulu exprimer, et ce qu'ils ont exprimé, en effet. Ecoutez Rambert :

Salut, glaciers sublimes, vous qui touchez aux cieux,
Nous gravissons vos cimes avec un cœur joyeux.
La neige se colore, l'air est pur, l'air est frais,
Allons chercher l'aurore sur les plus hauts sommets.

Ecoutez Steinlen :

Quand s'amassent les nuages
Au pied de nos grands monts neigeux,
Quand frémissent les orages
Sur leurs flancs, leurs bois sauvages...
Le sommet seul est radieux,
Tranquille et contemplant les cieux.

Vraiment, et dût la nouvelle génération me traiter de Bébien, je trouve dans cette aspiration aux sommets plus d'idéal, plus de poésie, plus de beauté que dans ces œuvres d'un art soi-disant plus raffiné. J'ai fait, d'ailleurs, sur ce point, une expérience qui m'a montré que même des étrangers sont capables de goûter le charme de ces chansons alpestres, indépendamment de la musique qui relève leur mérite, ou qui le gâte, suivant le point de vue. J'ai lu, devant les auditeurs d'un des cours de vacances de notre Université, presque tout notre chansonnier du Club-Alpin, et ils ont applaudi nos chers poètes... beaucoup plus chaleureusement que vous. Quelques-uns de ces auditeurs, parmi lesquels des Français, sont même venus, après la conférence, me dire que cette poésie avait été une révélation pour eux.

Mais il y a mieux : Dans un ouvrage consacré à ces beaux bataillons de chasseurs alpins qui montent la garde sur la frontière des Alpes, j'ai noté avec autant de surprise que de plaisir, que les chants patriotiques par lesquels ces braves s'entraînent ou charment les loisirs de leurs haltes sur les cols élevés, ne sont pas autre chose que nos chansons de la Suisse romande.

Nos poètes sont donc connus, appréciés, aimés comme les seuls et véritables chantres de la montagne. Leurs œuvres ont passé nos frontières et ont conquis la chaîne des Alpes partout où l'on y parle français. C'est par vous, Messieurs et chers collègues, que s'est opérée cette tradition purement orale, car les livres n'y ont certainement pas contribué. Dans vos courses, sans le savoir peut-être, vous avez été les missionnaires de notre lyrisme.

Nous saisissons ici un exemple rare et caractéristique d'une poésie vivante qui se propage et s'épanouit dans un milieu propice, s'y nationalise de plein droit.

Voilà qui étonnerait peut-être ce jeune poète néo-helvétique qui affecte de mépriser Rambert et Olivier et s'échauffe, par contre, pour les Kriegslieder, légèrement périmés, du x^e et du xvi^e siècle. Sans doute n'est-il jamais allé à la montagne vaudoise.

S'il y était monté une fois, il aurait compris la concordance qu'il y a entre elle et les poètes qui l'ont chantée. L'adaptation est parfaite. C'est bien le « génie caché » découvert par Juste Olivier, qui a dicté ces strophes naïves, populaires, primitives qui ont gardé toute leur fraîcheur. Quoi qu'on puisse y objecter, elles ont répondu et répondent encore à des impressions vécues, à des sentiments profonds. Leur adoption par les chasseurs alpins français témoigne en leur faveur beaucoup plus que ne pourrait le faire le suffrage des petits, cénacles et des académies.

... Les Alpes vaudoises ont été le terrain d'élection de ces poètes : Gryon le haut village, Pont-de-Nant, les Ormonts, Anzeindaz, Taveyannaz, vous êtes, pour nous, des lieux sacrés. Les syllabes chantantes de vos noms bien romands sonnent à nos oreilles avec des inflexions qui nous sont particulièrement chères. Vous n'êtes pas couronnés de gloire, mais vous êtes chéris, comme l'image même de la patrie. Vous nous reliez à la Suisse, « terre des monts » ; vous nous avez enseigné que ce pays peut encore grandir, « mais du côté du ciel ». Vous nous avez appris à « vivre de notre vie ». « Assez longtemps esclaves », nous sommes maintenant, ou nous devrions être libérés de tous les jougs... y compris celui du Dictionnaire de l'Académie française...

Le pépin de Grégoire.

Dans un broc qui, pour l'ordinaire,
A Grégoire servait de verre,
Une souris un jour tomba
Et se noya, la chose est claire.
L'ivrogne, en buvant, la goba ;
Mais en traversant l'œsophage,
Elle fit sentir son passage,
Et Grégoire en toussant dit : Hein,
Ma petite femme, ma mie,
Mettez en perce, je vous prie,
Un nouveau tonneau, car ce vin
Est arrivé près de sa lie,
Je viens d'avaler un pépin.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN.)

BASSET.

AU COTERD TSI NO Z'ANCHIAN

(Patois du Pays-d'Enhaut.)

Monchu,

Vo foudri ouèrè oun' anchiana tanta dou Pays d'amont racontà chi j'affèrè, cheri autrè tiè chi troublon rêtsaudà tant bun que mau. Mâ l'è odzu dunche et tot chein d'adi la veretâ, crai dè bou...

— Vo vo chovignè prau dè cha comète, tiè duyai, lei a on per d'ans, on dechando dou may d'otobre, fèrè à phacâ dè veri la terra et fre-cachâ tot chein tiè lei à dèchu. Prau dè dzein ne n'an j'au lo chothâ-grai et dan pâ pu thouré lè jus dein la né dou devundro aou dechando. Apri goûta, aou coterd chu la louya dè nouthra tanta, mé bouto à lèi dré : « Et pu, cha comète, t'à te grâvâ po medzi, ouhe ? »

— Oh, chu toparai chadaitè dèiant bairè mon café ; aprî tot chein qu'on à pu dghirè chu lè papei...!!

A houet' aurè, todzo run dè comète ! Conto tiè chi que d'uncotzant chun, l'an retardayè!... Et pu ! che duyai badi aouai la caouah ; on chât tot chein que d'è!... Mé moujo qu'on paou allâ bairè chi café. Toparri, chon vai chadi otî dî derrai Cray, on paou todzo ché touardro daou couthé daou Pichot.

Cray dè n'a becca et lo Pichot la gourdazé dè la Tournèresse.

— Monchu lo menichtro di Rodzement déchai jau fèrè, on faouri, la vejité à l'écoula di la Mandrè. Quand furan fournai aouai la dictée et la jographie, vau ouaiti achemun iô lè boubo n'ein chan dou « Piquantédiu ».

— Eh, lo diablo, chon ne n'à rëcordâ on pai dè tot l'unver, lei repond lo pouro rëdzein tiè lei rëpeinché por lo prémi coup dè l'an. Epai tiè lè dzouno chan run mè tiè lo Piquantédiu déchai lo catéchime que coumethiyé ein dejèint : « Depuis quand est Dieu ? »

Por fournai, vo deri oun' hichtoiré, arruâyé à dué pouro tatipotze, dein on dè chi càro, iô on vai nion dè tot l'an. Ora chi, l'è pâ ouaiti, pa pi odzu !

Lo Djian Bréné d'aouai batchi et aprî lo « Allâ-j'en paix », lo menichtro lei dè :

— Et bun, mon bravo, vù toparai vo j'allâ troâ on coup ; dedzau, che chein vo vâ.

— Ma fenna cheri grô ben' aije, che vo je n'an la caradzo ; mâ vénidè po goûtà, dè lun et lei à di pouté tserairé. Dè bun lo prémi coup, dî que chu nô lè, qu'on lèi verri quauquon d'è-trandzé.

Toté la chenâné d'an veri et rêveri chein, l'è pouro Bréné.

— Mâ ditè-vai ; monchu lo menichtro !

Déchai on goûta dè mariadzo, aou bun d'eintèrreimein : tiè chouarta dè tsair (adi toté dou pur), dè la tsambetta, dou bâcon, dè la chouchèch' au fedse... toté la couarna, lo therto et lo courti lei pachâvan. Lei aouai bun por on chynode et na pâ por on menichtro cholet.